

Lascars et Cavaroc s'assirent en face l'un de l'autre et entamèrent le souper avec toute l'énergie d'appétits aiguisés et d'estomacs robustes et complaisants. Le pâté de gibier fut battu en brèche et son éloge proclamé très haut. Le faisan lui succéda, puis vint le tour du homard. Les convives ne firent pas moins d'honneur aux liquides qu'à la partie solide du repas. Le Xérès et le Johannisberg furent fêtés tour à tour avec le respect qui leur était dû, et les longs verres à pattes, en forme de tulipes, ne restèrent jamais ni vides, ni pleins, ainsi que le veut le refrain de la chanson. Quand la première ardeur de l'appétit et le premier feu de la soif furent apaisés, Lascars se renversa en arrière, sur sa chaise d'ébène à dossier de velours un peu terni, et il dit :

— Vous m'avez promis une confiance, mon cher vicomte, et je vous ai promis un conseil... J'attends la confiance ; le conseil ne se fera pas attendre, et, s'il ne dépend que de moi qu'il soit bon, il le sera...

V

— Peut-être vais-je abuser de votre patience, mon cher baron... dit Cavaroc en prenant la pose nonchalante d'un homme qui se prépare à raconter.

— N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, répliqua Lascars.

— C'est que, continua le vicomte, mon récit sera sans doute, un peu long, malgré tous mes efforts pour condenser la substance en un petit nombre de paroles.

— Eh bien, qu'importe cela?... Je suis à coup sûr, le moins pressé de nous deux, puisque toute ma nuit vous appartient, tandis qu'il vous faudra bientôt me quitter pour aller à votre rendez-vous. De ceci je conclus fort logiquement, mon cher vicomte, que vous vous lasserez de raconter avant que je me lasse d'écouter.

— J'en accepte l'augure, fit Cavaroc en souriant, et je commence, sans plus tarder... Mais avant toutes choses, je dois vous entretenir brièvement de moi-même, car, bien que vous daigniez m'honorer de quelque sympathie vous n'avez sur le compte de votre serviteur que des notions assez vagues et fort peu précises.

— Si vagues et si incomplètes que soient ces notions, interrompit Lascars, je ne vous en tiens pas moins pour un excellent gentilhomme, et pour le plus aimable compagnon qui soit au monde.

— Ah ! baron ! s'écria Cavaroc en s'inclinant et en souriant, de grâce, ménagez ma modestie !

Puis il reprit :

— Je suis bon gentilhomme, le fait est positif, et c'est le plus clair de mon mérite... Les Cavaroc faisaient figure en Languedoc dès le huitième siècle, ce qui est joli, comme vous voyez... un de mes ancêtres prit part à la seconde croisade à la tête de trois cents lances, le fait est authentique, prouvé, indiscutable... J'ai d'ailleurs, ici même, dans un meuble de ma chambre à coucher, mon arbre généalogique, mes parchemins, mes papiers de famille, et je me propose de les mettre sous vos yeux afin de vous démontrer que nulle vanité sottée ne grandit à mes yeux le mérite de la tige dont je sors.

— Mon cher vicomte, répliqua Roland, je n'ai besoin d'aucune preuve pour être persuadé... Votre parole me suffit amplement. Un certificat signé *Chérin* et *d'Hozier* ne pourrait rien ajouter à ma conviction.

— Par malheur, poursuivit le vicomte, à mesure que, dans ma famille, les quartiers de noblesse s'ajoutaient aux quartiers, la fortune patrimoniale suivait une marche tout opposée, et le vieux blason des Cavaroc se dévorait de plus en plus. Depuis près de deux siècles, aucun membre de ma lignée n'avait pu paraître à la cour, et par conséquent ne se faire admettre aux grandes charges de la couronne, faute d'argent pour soutenir avec honneur l'éclat de son nom.

— Je suis fils unique. Mon père, le vicomte Roger de Cavaroc, m'éleva de son mieux, m'apprit tout ce qu'il pouvait m'apprendre des choses qu'un gentilhomme doit savoir, et quitta ce monde il y a quatre ans, me laissant pour tout héritage un vieux manoir délabré, situé sur une pointe de roc, entre Alby et Castres, et quelques terres assez peu fertiles rapportant, bon an, mal

an, deux mille écus... à ce modeste héritage, mon père joignit le conseil de faire un mariage riche, si j'en trouvais l'occasion, et de ne négliger rien pour relever l'antique splendeur de la race dont j'allais devenir l'unique représentant. Je n'usai pas d'abord de ma liberté. Pendant quelques mois je ne changeai rien à mes façons de vivre, chassant, comme par le passé, le lièvre et la perdrix, voyant peu de monde, bâillant souvent, me contentant enfin de ma situation mesquine, et n'ambitionnant ni la richesse, ni le luxe, que je ne connaissais pas. Un jour, je reçus et j'acceptai une invitation du gouverneur de la province qui donnait de grandes fêtes à l'occasion du mariage de monseigneur le dauphin avec l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette. Je passai toute une semaine au milieu d'enivremments sans cesse répétés, et quand je revins dans ce que j'appelais *mes domaines*, je compris pour la première fois, que je n'étais point fait pour mener indéfiniment l'existence insipide d'un hobereau, et je me persuadai volontiers que ma naissance et ma destinée m'appelaient à briller sur un vaste théâtre. Le riche mariage en outre, conseillé par mon père, ne pouvait devenir réalisable que si j'abandonnais au plus vite une solitude qui commençait à me sembler odieuse. Mon parti fut pris aussitôt. Je gardai le château dont je portais le nom, et quo d'ailleurs était sans valeur ; je vendis les terres qui formaient ses dépendances et je partis pour Paris, muni d'une somme assez ronde, très convaincu que, grâce à mon origine et à mes alliances, toutes les portes s'ouvriraient devant moi, et qu'une foule de jeunes filles, plus belles et plus riches les unes que les autres, brûleraient du désir de m'apporter des millions, en échange du titre sonore de vicomtesse de Cavaroc.

Le narrateur s'interrompt.

— Ah ! baron, dit-il, je vous vois sourire... Vous moquez-vous de moi, par hasard ?

— En aucune façon, mon cher vicomte, répondit Lascars, je souris en effet, mais mon sourire n'a rien d'ironique... Vos illusions étaient naturelles ; je parierais volontiers qu'elles furent de courte durée.

— Pariez hardiment ! vous gagnerez ! fit Cavaroc avec un soupir. La désillusion fut prompte en effet... Je ne connaissais personne à Paris... les lettres d'introduction me manquaient, les grands seigneurs dont j'étais le parent ou l'allié se souciaient peu, sans doute, de reconnaître et d'accueillir un gentilhomme provincial sans fortune, bref, toutes les portes auxquelles je frappai restèrent closes...

— Quand aux jeunes filles qui devaient s'éprendre de ma personne et se disputer l'honneur de redorer mon vieux blason, elles ne brillèrent que par leur absence... j'en fus pour mes frais de naïveté... Ce qui suivit, baron, vous le devinez sans doute. J'avais soif de mouvement, de plaisir, de vie en un mot.

— Je me jetai à corps perdu au milieu des tourbillons de ce monde facile où l'on est sûr d'être bien accueilli, pourvu qu'on soit de tournure élégante, qu'on s'habille chez un tailleur en renom, et qu'on ait de l'or dans ses poches. L'argent de mes terres languedociennes se fondit comme une neige au soleil... il me devint possible et facile de prévoir le moment fatal où je serais complètement à sec. L'homme qui se noie se raccroche à toutes les branches... J'imitai ce nageur en péril. Je devins joueur pour fuir la misère... La dame de cœur et le roi de trèfle me furent tout d'abord favorables ; je gagnai d'assez grosses sommes qui réparèrent les brèches faites à mon petit capital, et me soutinrent tant bien que mal sur les flots mobiles où j'étais sans cesse au moment de disparaître. C'est pendant cette période de mon existence, monsieur le baron, que j'entendis parler de vous, de votre élégance incomparable, de votre libéralité sans bornes, des splendeurs de votre luxe, enfin de ces mille qualités brillantes qui vous mettent en première ligne parmi les seigneurs les plus accomplis.

— Ah ! vicomte, vicomte... interrompit Lascars en riant, de grâce, arrêtez-vous !... pas un mot de plus, je vous en supplie !... Vous me lapidez à coups de louanges !... au secours !... au secours ! je suis un homme mort !

— Je ne dis que la vérité, répliqua vivement

Cavaroc, et j'en atténue l'expression... Donc je ne vous connaissais que de vue, mon cher baron, j'ambitionnai l'honneur de vous être présenté, et j'allais faire les démarches nécessaires pour arriver à ce résultat, lorsque tout à coup, il y a de cela six mois, la mauvaise humeur de mes créanciers, car, hélas !... j'avais des créanciers ! me mit dans la nécessité fâcheuse, de quitter brusquement Paris et même d'abandonner la France...

— Voilà qui est vraiment merveilleux ! pensa Lascars, la situation du vicomte et la mienne se ressemblent comme deux gouttes d'eau ! Ce gentilhomme est fait à mon image de toutes les façons !

— Il me restait cinq ou six mille livres... poursuivit Cavaroc, je n'avais point de prédilection spéciale pour un pays plutôt que pour un autre, une fois la frontière franchie, j'allai au hasard, tout droit devant moi, et le hasard me conduisit à Aix-la-Chapelle... Je comptais ne passer dans cette ville que quelques jours et continuer ensuite mes pérégrinations vagabondes... Il devait en être tout autrement, et j'ai de fortes raisons pour croire que le plus grand acte de ma destinée doit s'accomplir ici. Ce que vous venez d'entendre, mon cher baron, est en quelque sorte le préambule de ce qui me reste à vous raconter... Vous savez désormais d'une manière certaine et positive que je suis et ce que je vaudrais, vous allez apprendre l'aventure dans laquelle je me suis engagé, et à propos de laquelle je vais vous demander vos conseils, peut-être même votre coopération active.

— Tout cela vous est d'avance acquis, n'en doutez pas ! dit Lascars. Continuez donc, vicomte, et continuez vite, car votre début excite au plus haut point ma curiosité.

— Voici les faits... dit Cavaroc, les voici purement, sans circonlocutions et sans périphrases : une semaine environ après mon arrivée à Aix-la-Chapelle, il y avait grande fête au Cursaal, en l'honneur de je ne sais quelle solennité nationale ; les plus notables habitants de la ville et des environs devaient se réunir aux étrangers dont l'influence était grande en ce moment.

— Dans une situation aussi peu réjouissante que la mienne, je recherchais par-dessus toutes choses les distractions ; j'allai donc au Cursaal où courait la foule, et comme je ne connaissais personne au milieu de cette foule, je me promis d'être plus assidu dans les salles de jeu que dans les salons de danse. J'avais pris en quittant l'hôtel une trentaine de louis ; je les perdais successivement après des alternatives qui durèrent jusqu'à minuit. Une fois ma dernière pièce d'or évanouie, il ne me restait qu'à me retirer, et c'est ce que j'allais faire, lorsqu'en traversant la grande galerie où l'orchestre mettait en mouvement les danseurs les plus nombreux, je me trouvai à quelques pas d'une jeune fille qui fixa mon attention à tel point qu'il me devint impossible de détacher les yeux de son charmant visage. Cette jeune fille ne vous semblerait pas jolie peut-être, mon cher baron, si vous n'aimiez que ces blondes et roses créatures qui ressemblent à des bergères de Watteau, ou à des nymphes de Boucher... Elle me parut, à moi, ravissante. Figurez-vous une enfant de seize ans à peine, grande et mince, très pâle, mais d'une pâleur mate et légèrement dorée qui n'avait rien de maladif, avec de grands yeux noirs, des sourcils noirs, et une immense chevelure aussi sombre que ses sourcils et ses yeux. Elle ne portait pas de poudre. Une rose rouge formait l'unique ornement de ses nattes d'ébène. Une guirlande de roses rouges garnissait sa robe blanche. On ne voyait, dans toute sa toilette, qu'un seul bijou, un collier dont chaque perle devait avoir une valeur énorme, car toutes étaient d'une grosseur surprenante et d'un *Orient* incomparable. Cette jeune fille dansait avec un officier autrichien, en grand costume, étrangement roide, et retroussant de seconde en seconde ses incommensurables moustaches. Elle semblait ne prendre aucun intérêt à la conversation de son cavalier ; elle l'écoutait distraitement, elle lui répondait à peine, et seulement par monosyllabes. L'orchestre se tut. Le menuet venait de finir. L'officier fit à sa danseuse un salut compassé, la ramena cérémonieusement à la place où il l'avait prise, salua de nouveau, tordit sa moustache, roidit son torse, et, battant